

# LES GARDES-MARINE, 4

OU

L'AMOUR ET LA FAIM;

VAUDEVILLE EN UN ACTE;

*k*

PAR MM. DIEULAFOY ET GERSIN.

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,

LE 4 MARS 1846.

---

PRIX : 1 franc 25 cent.

---

PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre,  
boulevard Saint - Martin, N<sup>o</sup>. 29, vis-à-vis la rue de  
Lancy.

—  
1846.

---

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

**SAINT-TRON**, provençal , commandant  
de frégatè.

\* **THÉODORE**, son  
neveu.

**AUGUSTE.**

**MAURICE.**

Quatre autres.

} **Jeunes Gardes-  
Marine.** }

**M. PHILIPPE.**

**M<sup>lle</sup>. DESMARRÉS.**

**M<sup>lle</sup>. St.-AULÈRE.**

**M<sup>lle</sup>. CLÉMENCE.**

**M<sup>me</sup>. DUMONT**, maîtresse de pension.

**M<sup>me</sup>. BODIN.**

**BRIGITE** faisant l'office de femme de  
charge.

**M<sup>me</sup>. DUCHAUME.**

**ADELE**, 1<sup>re</sup>. pensionnaire.

**M<sup>lle</sup>. MINETTE.**

**VIRGINIE**, 2<sup>o</sup>. pensionnaire.

**M<sup>lle</sup>. VIRGINIE.**

Quatre autres jeunes filles.

**M. DIPHTONGUE**, prétendu d'Adèle, et  
professeur de grammaire.

**M. ÉDOUARD.**

Deux de ses amis.

**JACQUES**, matelot au service de St.-Tron. **M. RENET.**

Autres matelots, personnages muets.



*La Scène se passe devant la maison de campagne de  
M<sup>me</sup>. Dumont, sur les côtes de Provence.*

\* Théodore et tous ses camarades ont pantalon et gilet bleus avec boutons jaunes, une cravatte noire en sautoir, un chapeau relevé du devant, avec un plumet blanc, et un petit sabre.

# LES GARDES-MARINE,

OU

## L'AMOUR ET LA FAIM.

---

---

### SCENE PREMIERE.

THÉODORE, AUGUSTE, MAURICE, quatre autres  
Gardes-Marine.

(*Au lever de la toile, ils sont groupés sur des rochers épars çà et là : les uns fument, d'autres battent leur briquet; deux matelots sont couchés sur des ballots de marchandises; on voit de vieilles armes, un tambour, différentes planches portant ces inscriptions : CORPS-DE-GARDE DE LA MARINE. — ÉTAT-MAJOR. — DÉPÔT D'ARMES, qui sont appuyées contre les rochers. A droite, est une maison, avec un balcon; sur le second plan, un petit mur et une grille. A la maison est une enseigne : PENSIONNAT DE DEMOISELLES, qui ne doit être aperçue que du public*).

THÉODORE.

AIR : *De la robe et les bottes.*

Honneur à la Marine,  
Honneur à ses enfans !  
De l'eau qui nous chagrine  
Nos verres sont exempts.  
Lorsque ma pipe est prête,  
Quand j'ai ma tasse en main,  
    Quelle fête !  
    Sur ma tête  
    La tempête  
    Gronde en vain.  
Et vogue la galère,  
Boire est la loi première  
    Du bon marin.

AUGUSTE.

Agrandir sa patrie,  
Chercher des cieux nouveaux ;  
Marier l'industrie  
De vingt peuples rivaux ;  
Quand l'honneur le réclame  
Confier au destin  
    Et sa rame  
    Et son âme,

Puis sa femme  
 Au voisin.  
 Et vogue la galère,  
 Voilà la vie entière  
 Du bon marin.

THÉODORE.

Vient enfin la bataille,  
 C'est là son élément.  
 Pour lui bombe et mitraille  
 Font un concert charmant.  
 Partout il se signale  
 Mèche et sabre à la main,  
 S'il détale,  
 S'il dévale,  
 Il régale  
 Un requin.  
 Et vogue la galère,  
 Voilà comme s'enterre  
 Le bon marin.

## SCENE II.

LES MÊMES, SAINT-TRON, JACQUES.

SAINT-TRON, *qui a écouté la fin du dernier couplet, le répète en s'avançant.*

Voilà comme s'enterre  
 Le bon marin.

( *Tous les Marins se lèvent et saluent le Commandant.* )

Bravo! mes enfans; j'aime à vous trouver à votre poste.

THÉODORE.

Ma foi! Commandant, depuis demi-heure que vous nous avez postés ici, nous n'avons pas bougé.

SAINT-TRON.

Je m'en aperçois. La Provence n'a pas aujourd'hui de côte plus embaumée que celle-ci. Certain parfum de pipe....

THÉODORE.

Ce n'est pas étonnant; quand on n'a pas de quoi déjeuner, on fume.

SAINT-TRON.

Oui, c'est un plaisir de plus. — Tout est-il embarqué?

AUGUSTE.

Tout, Commandant, excepté ces vieilles armes et ces débris qui ont servi à notre dernier campement.

SAINT-TRON.

C'est bon: joignez-y ce paquet d'habits neufs. (*Jacques porte à la chaloupe le paquet d'habits dont il est chargé.*)

Jennes gens, c'est pour vous. La mitraille, dans la dernière affaire, a un peu saboulé ceux que vous portez.

THÉODORE.

J'espère, mon oncle, que nous y avons fait notre devoir.

SAINT-TRON.

Oui, tous; mais toi, tu n'as pas voulu ta part des récompenses que j'ai promises : c'est ce qui me fâche.

THÉODORE.

Ma foi ! mon oncle, c'est que je veux la mienne en nature.

AIR : *Ça fait du plaisir.*

J'estime peu, je le confesse,  
 Ces biens qu'on partage entre tous,  
 A mes amis, votre largesse  
 A promis de l'or, des bijoux;  
 A moi, fillette jeune et sage,  
 Et je m'y tiens sans examen :  
 Entre amis, si ça se partage,  
 Ce n'est du moins qu'après l'hymen.

SAINT-TRON.

Je t'ai promis une fillette, moi ?

THÉODORE.

Vous savez bien; cette petite Adèle que j'aime, que j'adore, et à qui je n'ai cessé de penser malgré mes étourderies et tous les dangers que j'ai courus. Vous m'avez promis que si, de retour au pays, j'avais le bonheur de la retrouver fidèle, vous me la feriez épouser.

SAINT-TRON.

Et où diable, après trois ans d'absence, veux-tu retrouver une femme fidèle ?

THÉODORE.

Bah ! Et la fortune ! On trouve bien en pleine mer un boulet de canon que l'on ne cherchait pas. — Nous voilà presque sur la frontière. Je compte sur votre parole, et je me battraï pour rien jusqu'à ce que vous m'ayez donné tout ce que je veux.

SAINT-TRON.

C'est dit : en attendant, qu'on ne bouge pas de dessus ces rochers, et qu'on veille à l'embarquement de tout ce qui reste à terre.

AUGUSTE.

Mais nous crêvons de faim, Commandant.

SAINT-TRON.

Tant mieux; de retour à bord vous trouverez bien

meilleur.... le biscuit. Je n'ai plus qu'une heure de travail au bureau que vous voyez là-bas : ainsi je vous le répète ; garde à vous, mes petits ; je suis Saint-Tron et de nom et de fait.

TOUS LES JEUNES MARINS.

Oh ! soyez tranquille.

SAINT-TRON.

Point de frasques, point de sottises pendant mon absence.

THÉODORE.

Des gens comme nous !

SAINT-TRON.

Bagasse ! C'est précisément parce que vous êtes des gens comme vous que je tremble. Des gardes-marine ! Est-ce que je n'y ai pas passé ? est-ce que tous les ports des quatre parties du monde ne se souviennent pas de Saint-Tron ?

AIR *de Doche.*

Quand j'étais garde-marine,  
Il fallait voir les bons tours  
Que ma tête, à la sourdine,  
Imaginait tous les jours.  
Il n'était vitre cassée,  
Il n'était porte forcée,  
Il n'était cave enfoncée,  
Fille soufflée au voisin,  
Ni patrouille un peu rossée,  
Qui ne le fût de ma main.

LES JEUNES GENS.

C'est divin ! c'est divin !  
Ce sont des tours admirables,  
Adorables, impayables !  
Ah ! que je serais content  
Si j'en pouvais faire autant !

SAINT-TRON.

Non, messieurs, c'est détestable,  
C'est infâme, abominable :  
Je chasserais à l'instant  
Quiconque en ferait autant.

SAINT-TRON.

( *Il les prend tous par la main et les rapproche de lui.* )  
Jugez un peu, mes enfans, de l'excès de mon audace.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Un jour, avec mes amis,  
J'arrête, en faux-commissaire,  
Une noce toute entière,  
Qui retournait au logis.

Remarquez l'affreux scandale :  
 Par notre bande infernale,  
 Maris, témoins, dans la cale  
 Sans pitié tout est conduit.  
 Et nous, garnemens infâmes,  
 Sur le pont, avec les femmes,  
 Nous dansons toute la nuit.

LES JEUNES GENS.

Que d'esprit, que d'esprit !  
 Que ce passe-temps aimable,  
 Est admirable, est impayable, etc.

SAINT-TRON, *avec force.*

C'est infâme, abominable :  
 Je casserais à l'instant  
 Quiconque en ferait autant.

(*Il fait le même jeu.*)

Ça n'est pas tout ; écoutez : Une autre fois sur une roche  
 en face d'un vieux pricuré, mourant de faim, nous en-  
 tendons sonner une cloche ; c'était celle du dîner.

AIR : *Une fille.*

Dîner sans nous ! saperbleu !  
 Soudain ma troupe s'assemble :  
 Au feu ! crions-nous ensemble ;  
 Au feu ! les moines, au feu !  
 A ce cri, jugez des transes,  
 Et voyez nos espérances :  
 Tandis que leurs révérences  
 Mettent les pompes en jeu :  
 Nous, chantant notre victoire,  
 Cramponés au réfectoire,  
 Nous pompons le vin de Dieu.

LES JEUNES GENS.

Ah ! morbleu ! ah ! morbleu !  
 Cette ruse est admirable,  
 Est impayable, etc.

SAINT-TRON.

Non, messieurs, c'est effroyable ;  
 C'est infâme, abominable,  
 Je ferais pendre à l'instant  
 Quiconque en ferait autant.

Vous voilà donc prévenus. On a signalé quelques voiles  
 barbaresques. Il est possible qu'il prenne à ces écumeurs  
 l'envie d'attaquer notre frégate ; ainsi qu'on soit prêt à  
 s'embarquer au premier signal. C'est au moment de la  
 bataille, si elle a lieu, que je récompenserai ou punirai  
 ceux qui se seront bien ou mal conduits.

AIR : *Il me faudra quitter l'Empire.*

Vous connaissez mon principe  
 Dans une affaire d'éclat :  
 Tout marin qui s'émaucipe,  
 Je le prive du combat.

Mais, saperbleu, s'il est sage,  
 Il est sûr d'être fêté :  
 Je lui garde l'avantage  
 De mourir à mon côté.

Tous, *en levant leur chapeau.*  
 Accepté, accepté.

SAINT-TRON.

Au revoir et en panne. (*Tous les jeunes gens se remettent à leur place. Saint-Tron, en partant, les examine, et leur fait un signe d'approbation.*) Brave jeunesse, comme ça servira bien le Roi !

### SCÈNE III.

#### LES JEUNES GENS

THÉODORE.

Ne bougeons pas, Messieurs. — Est-il parti ?

AUGUSTE, *regardant.*

Oui, il file grand frais.

THÉODORE, *se levant.*

En ce cas, au large.

MAURICE.

Mais à quoi bon ? Où aller ?

AUGUSTE.

Que faire ? Où trouver à déjeuner ? Nous sommes presque dans un désert.

THÉODORE.

Qu'appèle-tu désert ? Ne vois-tu pas ce village à deux pas, une maison qui a quelque apparence, et ce pavillon qui sans doute en fait partie ? On ne doit manquer de rien là-dedans.

AUGUSTE.

Oui ; mais s'il n'y a personne ?

THÉODORE.

Hé bien ! il nous en restera davantage. — Ah ! s'il passait quelque noce ; s'il y avait par-là quelque vieux prieuré. (*On entend frapper dans la main.*) Chut : n'entendez vous pas ?

AUGUSTE.

Quoi donc ?

M. DUMONT *en-dedans.*

Allons, Mesdemoiselles, c'est assez étudier ; préparez-vous à la promenade.



THÉODORE, *près de la porte.*

Mesdemoiselles? C'est sans doute un pensionnat de jeunes filles? — En effet, voilà le tableau.

AUGUSTE.

Tant mieux, la compagnie est trouvée; il ne manque plus que la table. — Son nons.

THÉODORE.

Non, Messieurs, pas de sottises.

MAURICE.

Il a raison; entrons sans sonner.

THÉODORE, *l'arrêtant.*

Eh! non, morbleu! Sachons d'abord ce que c'est, et louvoyons avant l'abordage. (*Il pousse ses amis vers les rochers à gauche, et se cache vers le plus voisin de la scène.*)

## SCÈNE IV.

BRIGITTE, M<sup>me</sup> DUMONT, THÉODORE, *caché.*

M<sup>me</sup> DUMONT, *parlant dans la maison.*

ALLONS, Mesdemoiselles, de la décence. — Ma sœur, je vous laisse dans ce pavillon avec Adèle, pour soigner les préparatifs de notre petite fête.

THÉODORE, *à part.*

Adèle! Que veut-elle dire?

BRIGITTE.

Ah! ma sœur! je crains bien que cette fête n'en soit pas une pour cette pauvre enfant!

M<sup>me</sup> DUMONT.

C'est possible; mais qu'y faire? Adèle est sans bien, sans famille. Sa tante, la seule parente qui lui reste, a accepté les propositions que M. Diphtongue, notre nouveau professeur de grammaire, a bien voulu nous faire pour elle. J'ai reçu de Marseille tous les pouvoirs nécessaires....

BRIGITTE.

Oui, pour sacrifier une innocente.

M<sup>me</sup> DUMONT.

Ecoutez donc, ma sœur.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Diphtongue est un parti sortable.

BRIGITTE.

Pour une belle à cheveux blancs.

M<sup>me</sup> DUMONT.

Il est poli, doux, agréable.

BRIGITTE.

Qui, comme on l'est à cinquante ans.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

J'en conviens avec tout le monde,  
Sa première jeunesse a fui.

BRIGITTE.

Ce serait bien heureux pour lui  
Qu'il fût encor de la seconde.

M<sup>me</sup> DUMONT.

Eh ! ma sœur, avec les principes austères dont vous  
avez toujours fait profession, doit-on regarder à ces  
choses-là ?

BRIGITTE.

Ah ! mon Dieu ! on n'y regarde pas, mais on y pense.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Allons, allons, voici sa lettre qui m'annonce qu'il  
vient d'être reçu maître ès-arts. — (*Elle lit.*) « Ma  
» chère et honorée Dame ; c'est demain que les arts  
» et l'hymen me préparent une double couronne. Muni  
» d'un laurier, je volerai aussitôt à la conquête de  
» l'autre. Permettez que j'arrive dans le costume de ma  
» gloire. »

BRIGITTE.

Tiens ! en robe ! quelle vanité !

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Mais non : c'est un orgueil bien placé. D'ailleurs, tout  
éblouit une jeune fille ; et, un jour de nôce, il ne faut  
négliger aucun moyen de séduire. — « Permettez que  
» j'arrive dans le costume de ma gloire et que j'associe,  
» à cette seconde fête, quelques-uns de mes confrères  
» qui ont bien voulu contribuer à la première. »

BRIGITTE.

Allons, toute une société de pédants.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

N'importe : les paroles sont données, et il faut que  
cet hymen soit terminé aujourd'hui. J'ai envoyé à  
M. Diphtongue l'indication exacte de cette maison de  
campagne où il n'est jamais venu ; si, pendant mon ab-  
sence, il se présente avec ses amis, veuillez les recevoir  
avec les honneurs qu'ils méritent. — (*Elle s'avance vers  
la porte de sa maison.*) Allons, Mesdemoiselles, du  
maintien, de la décence et les yeux baissés.

VIRGINIE (*à la tête des jeunes personnes qui sortent.*)

Mais, Madame, il n'y a personne.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

En ce cas, du maintien, les yeux baissés et de la décence. — (*Les demoiselles se dirigent vers le fond.*) Ah! voilà des objets qui annoncent un débarquement. Tant mieux, la côte sera plus sûre. (*Elle fait quelques pas.*) En effet, certaine odeur de tabac annonce que des marins ont passé par ici.

LES JEUNES FILLES, sur les rochers, éternuent.

Atchit, atchit.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Qu'est-ce donc, Mesdemoiselles? je vous ai demandé du maintien. (*Elle éternue elle-même.*) Atchit.

## SCÈNE V.

THEODORE, BRIGITTE, AUGUSTE.

THÉODORE, à part.

QUELLE est cette Adèle qu'on veut marier ici?

AUGUSTE, de loin.

Eh bien! que faut-il faire?

THÉODORE.

Un moment. — Je suis dans une inquiétude, un trouble. — Ne bougez pas, que je ne vous appelle. (*Auguste se retire, et Théodore s'avance sur la scène.*)

BRIGITTE, à la porte de la maison.

Adèle! mademoiselle Adèle!

## SCÈNE VI.

THÉODORE, BRIGITTE, ADELE.

ADELE, à la croisée.

QUE vous plaît-il, Madame?

THÉODORE, à part.

Ciel! c'est elle!

BRIGITTE.

Allons, ma chère enfant, ramassez les guirlandes qu'on a tressées dans cette chambre. Je vais appeler le jardinier pour qu'il décore cet endroit.

(*Elle va vers la maison du jardinier.*)

ADELE.

Oui, Madame. — Mais qu'est-ce donc que ce jeune homme qui me regarde?

THÉODORE, à Adèle.

Chère Adèle!

ADELE.

Il m'appelle!

THÉODORE , à part.

Si je pouvais au moins lui parler , me faire reconnaître.

BRIGITTE , à la grille du jardin.

Antoine ! Antoine ! Personne. — Allons , il n'est pas encore revenu de chez le notaire. Adèle ? Elle n'y est plus. Me voilà seule. Qui va m'aider à faire notre besogne ?

THÉODORE.

Ah ! Madame , que je suis heureux de pouvoir vous offrir mes services ; il y a dix ans que je porte dans mon cœur le désir de vous obliger.

BRIGITTE.

Comment ? comment dix ans ?

THÉODORE.

Je veux dire qu'il y a dix jours , dix minutes que je cherche l'occasion de vous voir , de vous parler : est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

BRIGITTE.

Moi ! que le ciel m'en préserve !

THÉODORE ( *élevant la voix , pour se faire entendre d'Adèle , et lui parlant par dessus la tête de Brigitte.* )

Je suis de Marseille. Je me nomme Théodore.

ADELE , sans être vue de Brigitte.

Ah ! mon Dieu !

THÉODORE.

Je suis ce jeune homme à qui vous fûtes promise pour épouse.

BRIGITTE.

A moi ! Doucement , doucement , point de propos.

THÉODORE

Vous n'aviez encore que quatre ans.

BRIGITTE.

Peste ! quelle mémoire !

THÉODORE.

Moi , comme un étourdi , je me suis engagé ; j'ai battu toutes les mers , sondé toutes les côtes , brossé tous les parages. Vous m'avez cru mort , enterré , inconstant ? Hé bien , pas du tout ; je vous apprends que je suis vivant , à terre pour une heure , et fidèle pour la vie. Je vous ai vue , je vous ai reconnue , et mon cœur a volé vers vous.

BRIGITTE.

Tara , tara , tata. Quel galimathias ! Me parler d'amour , à moi , vertu de vieille roche ! l'exemple de la Provence !

THÉODORE.

*TRIO de Doche.*

O vous que j'aime et que j'adore,  
Soyez sensible à mon ardeur.

BRIGITTE.

Monsieur, je vous le dis encore,  
Vous insultez à ma pudeur.

ADÈLE, *à la croisée.*

Eh ! quoi, c'est-là mon Théodore !  
Quel trouble il jète dans mon cœur !

THÉODORE, *feignant de parler à la vieille.*

A votre tour, daignez m'instruire  
Des sentimens de votre cœur.

BRIGITTE.

Non, non. Je n'ai rien à vous dire.

ADÈLE.

Hélas ! le moyen de l'instruire !

BRIGITTE.

Fils de Satan, petit vaurien,  
Finissez ce sot entretien.

THÉODORE, *avec affectation.*

O la plus rare des merveilles !

BRIGITTE, *effrayée, se bouche les oreilles.*

Moi ! la plus rare des merveilles !

THÉODORE.

Eh ! quoi, vous bouchiez vos oreilles ?

BRIGITTE.

Oui, oui, mes yeux et mes oreilles ;  
Je ne vois rien, je n'entends rien.

THÉODORE.

Vous ne voyez, n'entendez rien ?

BRIGITTE, *se bouchant les yeux et les oreilles.*

Non, rien. Non, rien.

THÉODORE.

Le bon moyen !

( *A Adèle.* )

Parlez sans crainte,

ADÈLE.

Ah ! Théodore !

En quel instant revenez-vous ?

Aujourd'hui même un être que j'abhorré  
Prétend devenir mon époux.

THÉODORE.

Non, non. Il ne l'est pas encore.

( *A Brigitte, qui a ôté ses doigts de ses oreilles.* )

Vous me voyez à vos genoux.

BRIGITTE.

Je ne vois rien. Retirez-vous.

THÉODORE, à Adèle.

Daignez apprendre à Théodore  
S'il fut toujours aimé de vous?

ADÈLE.

Qu'puis-je aimer que Théodore  
Lui seul tût être mon époux.

ADÈLE, THÉODORE.

ENSEMBLE.

BRIGITTE.

O doux transport ! aimable ivresse ! O ma pudeur ! ô ma sagesse !  
 Puisqu'aujourd'hui je te révoï, En ce péril, soutenez-moi.  
 Malgré le péril qui me presse, Envain ici l'amour me presse :  
 Compte à jamais ; compte sur moi. Fils de Satan , retire-toi.

Ah ! bel objet, je vous suivrai partout.

BRIGITTE.

Et moi , je cours m'enfermer sous trente-six clefs.

*( Elle lui ferme la porte sur le nez. )*

## SCENE VII.

THÉODORE ; AUGUSTE, MAURICE ET LES AUTRES.

THÉODORE.

ALERTE ! mes amis, alerte !

AUGUSTE *accourant.*

Le couvert est-il mis ?

MAURICE.

Serons-nous bien régalez ?

THÉODORE.

Oui, il y a de tout ; nocë, festin, grande chère, bal,  
sérénade, illumination. Ça vous convient-il ?

LES JEUNES GENS,

Infiniment.

THÉODORE.

Je m'en doutais ; mais il y a une horrible difficulté.

TOUS.

Laquelle ?

THÉODORE.

Tout cela est préparé pour d'autres que pour vous.

TOUS.

Ah ! diable !

THÉODORE.

Oui , mes amis ; la foudre est prête à tomber sur moi !

AUGUSTE.

Quelle plaisanterie !

THÉODORE.

J'ai retrouvé tout-à-l'heure là, à cette croisée, une  
jeune personne qui m'est destinée depuis l'enfance : cette  
Adèle dont ce matin je parlais à mon oncle, plus belle,  
plus fraîche, plus tendre que jamais.

AUGUSTE.

Eh bien ! épouse-là.

THÉODORE.

Le moyen ? Un cuistre de grammairien, vieux, laid et pédant comme ils sont tous, va arriver à l'instant même pour signer son contrat de mariage avec elle.

AUGUSTE.

Un grammairien ! A l'école !

THÉODORE.

De quelle manière ?

AUGUSTE.

En courant prévenir ton oncle et réclamer son appui.

THÉODORE.

Et pendant ce temps le futur arrive, il signe, il épouse : et me voilà veuf.

AUGUSTE.

C'est effrayant.

THÉODORE.

Si seulement pendant une heure on pouvait mettre mon rival hors d'état de me nuire !....

AUGUSTE.

Tu nous ferais déjeuner ?

THÉODORE.

Huit jours de suite.

AUGUSTE.

En commençant par celui-ci ?

THÉODORE.

A l'instant même.

LES JEUNES GENS.

Messieurs, ceci mérite consultation. — Consultons.

AUGUSTE.

Dérouter des savans, cela ne doit pas être difficile.

THÉODORE.

AIR : *Gai, gai, gai, gai.*

Eh ! non, non, non,  
 Tout sera bon ;  
 Trouvons quelque folie :  
 Plus nous serons  
 Hardis et prompts,  
 Mieux nous réussirons.

AUGUSTE.

Voici mon moyen.

De cette compagnie,  
 Pour rompre le projet,  
 Grisons l'académie  
 Dans quelque cabaret.

TOUS.

Eh ! non, non, non,  
Ce n'est pas bon.

THÉODORE.

Les hommes de génie  
Boivent si bien,  
Que ton moyen  
Aujourd'hui ne vaut rien.

MAURICE.

Doucement, Messieurs.

*Même air.*

Une épreuve me tente :  
Les bains de mer, dit-on,  
Sont, pour la gent savante,  
Un topique fort bon.

TOUS.

Eh ! non, non, non,  
Ce n'est pas bon.

THÉODORE.

La science est pesante :  
Leur gros savoir, du premier bond,  
Les coulerait à fond.

AUGUSTE.

*Même air.*

Eh ! bien, faisons merveilles :  
Par un grand coup d'estoc,  
Enlevons les deux vieilles :  
Voilà la noce au croc.

TOUS.

Eh ! non, non, non,  
Ce n'est pas bon.

THÉODORE.

Enlever les deux vieilles !  
C'est trop tenter, trop hasarder,  
Il faudrait les garder.

Ah ! mon Dieu ! que vois-je ? Nous faisons comme les orateurs ; nous déclamons, et le mal arrive. Voyez-vous là-bas la carrossée de savans ?

AUGUSTE.

Oui, ma foi ! Ils mettent pied à terre.

THÉODORE.

Et ils sont en robe ! Plaisant équipage de noce ! Ah ! si je pouvais !...

MAURICE.

Eh bien ! quel parti prendre ?

THÉODORE.

Le ciel m'inspire. — La vicille enfermée dans la mai-



son, les pensionnaires aux champs. — Voilà notre corps-de-garde. (*En montrant la maison de M<sup>me</sup> Dumont.*)

AUGUSTE.

Comment ?

THÉODORE.

Eh ! vite à la manœuvre. — Cette enseigne qui nous a servi à notre dernier campement ; ces fusils, ces mortiers ; deux sentinelles en avant ; deux derrière ce mur avec le tambour ; nous à cette porte ; des chansons, de la gaieté, de l'audace : la victoire est à nous.

(*Ils prennent leur enseigne, la posent sur celle de la maison, placent des armes en trophées devant la porte, et y attachent un drapeau. Deux d'entre eux se mettent en sentinelle ; deux autres vont dans le jardin, dont la grille est ouverte. Théodore et Maurice jouent aux cartes sur un tambour, devant la maison.*)

AIR : *L'Amour a gagné sa cause.*

Faire un corps-de-garde impromptu  
D'une maison de demoiselles,  
Ce n'est pas blesser la vertu.  
Sommes-nous donc moins sages qu'elles ?  
Nos goûts sont purs et délicats,  
Et l'on nous sait si bonnes âmes,  
Que bien des gens ne craindraient pas  
De nous prendre pour des femmes.

(*Comme il aperçoit M. Diphongue, il court se mettre en place.*)

Attention.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M. DIPHONGUE ET DEUX DE SES AMIS.

M. DIPHONGUE.

(*Il est, ainsi que ses amis, vêtu d'une longue robe rouge de docteur, avec le bonnet. M. Diphongue a un bouquet à la main, des gants blancs, et laisse voir, par-dessous sa robe, un costume de vieux élégant.*)

AIR : *Cocù, cocù, mon père.*

Marchons d'un pas agile,  
Voilà l'aimable asyle  
Où Bacchus et l'Amour  
Vont nous traiter tour-à-tour.

LES AMIS.

Mon cher monsieur Diphongue,  
La promenade est longue !

M. DIPHONGUE.

Le prix en est si doux !

LES AMIS.

Mais ce n'est pas pour nous.

AUGUSTE, *en sentinelle.*

Qui vive !

M. DIPHONGUE, *s'arrêtant tout-à-coup.*

C'est singulier ! des patrouilles en plein champ ! — Eh !  
mon Dieu ! que signifie cet attirail de guerre ?

THÉODORE, *jouant aux cartes.*

A toi.

MAURICE.

A moi.

THÉODORE.

Je prends de l'as.

AUGUSTE.

Qui vive donc ?

M. DIPHONGUE.

C'est nous qui vivons, Monsieur, si nous en sommes  
capables.

AUGUSTE.

Parlez au corps-de-garde.

M. DIPHONGUE.

Au corps-de-garde ?

AUGUSTE.

Sans doute. Est-ce que vous ne savez pas lire ? (*Il lui  
montre l'enseigne.*)

M. DIPHONGUE, *lisant.*

En effet : *Corps-de-garde de la Marine.*

THÉODORE, *en jouant.*

Gare le capot.

AUGUSTE.

A qui en voulez-vous ? A l'amiral, au général, au ca-  
poral ?

M. DIPHONGUE.

Eh ! non, Monsieur, j'en veux à une maîtresse de pen-  
sion dont je viens épouser la première demoiselle.

THÉODORE, *en jetant ses cartes.*

La Dame est prise.

MAURICE.

Hé bien ! au diable.

THÉODORE, *se levant.*

Sentinelle, faites donc votre devoir ; ne laissez appro-  
cher personne.

M. DIPHONGUE.

Je n'en reviens pas. — Monsieur, sans vous fâcher, pourrais-je vous demander un petit éclaircissement ? — Je crains de m'être trompé de chemin, d'avoir fait une bêtise.

THÉODORE.

C'est possible. — Qui êtes-vous ?

M. DIPHONGUE.

Professeur de grammaire provençale, homme d'esprit par diplôme, et couronné aujourd'hui pour la cinquième fois.

THÉODORE.

Couronné pour la cinquième fois ! En ce cas, Monsieur, je ne suis plus étonné que vous vous soyez égaré.

M. DIPHONGUE.

Pourquoi donc ?

THÉODORE.

AIR : *Dans la vigne à Claudin.*

Vous courez les couronnes,  
C'est un jeu dangereux :  
Tel qui les trouve bonnes,  
D'abord se croit heureux ;  
Mais gare la tempête,  
Car, qui veut, en vrai fou,  
En trop charger sa tête,  
Doit se casser le cou.

M. DIPHONGUE.

Moi, Monsieur, je ne me suis rien cassé ; mais, d'après mon itinéraire, il n'est pas moins surnaturel que je trouve un corps-de-garde à la place d'un pensionnat de demoiselles !

THÉODORE.

Bah ! cela n'est pas si différent.

DEUX GARDES-MARINE *derrière le mur, avec le tambour.*

Chantons le vin, chantons l'amour,  
Au son du fifre et du tambour.

THÉODORE.

Avez-vous entendu nos pensionnaires ?

M. DIPHONGUE.

*Même air.*

Notre méprise est évidente,  
Et l'on nous a guidés fort mal.  
Ces voix et ces chants sous la tente,  
N'ont, ma foi, rien de virginal ;  
A moins qu'aujourd'hui l'on ne chante  
Au couvent le vin et l'amour,  
Au son du fifre et du tambour.

TOUS *reprennent, excepté Théodors.*

Au son du fifre et du tambour.

THÉODORE.

Paix donc, vous autres, laissez-nous renvoyer ces Messieurs avec les égards qu'ils méritent.

M. DIPHONGUE.

Au moins, Monsieur, daignez me dire si M<sup>me</sup> Dumont ne vous est pas connue?

THÉODORE.

Au contraire, Monsieur, beaucoup. Elle habite cette même plage, mais derrière l'anse que vous voyez.

M. DIPHONGUE.

Ah ! ah !

THÉODORE.

Vous n'êtes donc pas venu par le grand chemin ?

M. DIPHONGUE.

Hélas ! non : par la forêt. Quand on va se marier, on abrège tant qu'on peut.

THÉODORE.

Tant pis.

AIR *de Figaro*.

D'une route détournée,  
Pourquoi donc avoir fait choix ?

DIPHONGUE.

Au temple de l'hyménée,  
J'ai cru venir par le bois.

THÉODORE.

Par le bois, à l'hyménée !  
Vraiment vous avez eu tort :  
C'est par-là que l'on en sort.

M. DIPHONGUE.

Ah ! c'est une facétie de votre part.

THÉODORE.

Mais nous sommes gens à tout réparer ! Holà ! Maurice, la chaloupe. — Qu'on embarque ces Messieurs, et qu'on les conduise où ils doivent aller.

M. DIPHONGUE.

Comment nous embarquer ? avec nos robes !

THÉODORE.

On en aura le plus grand soin ; et puis ça ne nous dérangera pas du tout : nous sommes ici pour obliger les braves gens. Vous auriez par terre un trajet immense, au milieu de rochers inaccessibles, au lieu que par eau c'est l'affaire d'une minute.

M. DIPHONGUE.

C'est que l'eau, Monsieur....

THÉODORE.

La côte est bien plus dangereuse, et je dois vous faire une confidence dont je vous prie de ne pas abuser.

M. DIPHONGUE.

Monsieur, je suis incapable....

THÉODORE.

La côte est infestée, en ce moment, de mauvais sujets que nous guettons.

AUGUSTE.

De très-mauvais sujets, des vauriens qui n'aiment ni les gens d'esprit...

THÉODORE.

Ni les gens qui se marient. — Enfin, des Turcs.

DIPHONGUE.

Diantre ! des Turcs !

THÉODORE.

Aux armes ! Quatre hommes de bonne volonté.

QUATRE JEUNES GENS.

Nous voici.

THÉODORE.

AIR : *Vaudeville de la Garde nationale.*

Protégez les arts, le génie,  
Sauvez-les de tous accidens ;  
Faites marcher de compagnie  
Et la valeur et les talens.

DIPHONGUE.

Ah ! Monsieur, l'important service ;  
Combien ici nous vous devons !

THÉODORE.

En vous rendant ce faible office,  
C'est nous-mêmes que nous servons.

DIPHONGUE *et ses amis.*

Quel honneur pour notre génie !  
Agréez nos remerciemens.  
Leur politesse est infinie :  
Pour des marins, ils sont charmans.

LES JEUNES GENS.

Protégeons les arts, le génie, etc.

*(Ils les poussent dehors, au son du tambour.)*

## SCENE IX.

THÉODORE, AUGUSTE, MAURICE.

THÉODORE.

Bon ! les voilà partis. — Adieu le corps-de-garde. Que tout revienne à sa place. Vous, jeunes brebis, rentrez au bercail ; et nous, courons après les savans pour achever notre ouvrage, nous emparer de leurs robes, et faire déjeuner mes amis.

*( Les jeunes gens remettent les armes et le drapeau comme ils étaient au commencement. )*

## SCENE X.

ADELE.

*( Elle sort de la maison avec précaution. )*

THÉODORE ? Théodore ? Eh bien ! il n'y est plus. Je croyais encore entendre sa voix. — Un bruit de tambour a même frappé mon oreille. J'ai tremblé que Brigitte ne l'entendît aussi. Mais, heureusement, elle est tout-là-bas au fond de la maison. — Tandis qu'elle y est encore, je voudrais bien.... — *( Elle fait quelques pas. )* — Je suis seule. C'est égal. Je ne suis, peut-être, pas si malheureuse que ce matin. — Quelle idée ! comme si quelque chose pouvait empêcher !... Eh ! Eh ! le quelque chose était là.

AIR de Doche.

En proie au chagrin qui me tue,  
Je pleurais encor ce matin ;  
Théodore arrive, à sa vue  
Je crois voir changer mon destin.  
Sous mes fenêtres il déclame,  
Il me peint l'ardeur qui l'enflamme ;  
Il a tort : mais je voudrais bien  
Qu'il ne m'eût pas parlé pour rien.

Déjà d'une duègne austère,  
Son adresse est venue à bout.  
Il tombe à ses pieds pour me plaire ;  
Je le crois capable de tout.  
Pour rompre le nœud qui me lie,  
Il va tenter mainte folie ;  
Il a tort : mais je voudrais bien  
Qu'il ne fit pas tout ça pour rien.

Ah ! grand Dieu ! voilà mes espérances renversées !  
— J'aperçois ce maudit grammairien et son fatal cor-tége. Sauvons-nous.

## SCENE XI.

ADELE, THÉODORE, AUGUSTE, MAURICE, ETC.

*( Théodore, Auguste et Maurice, reparaisent sous les robes des professeurs. Les quatre autres sont en musiciens avec divers instrumens et de gros bouquets. )*

THÉODORE, contrefaisant sa voix.

MADEMOISELLE, voulez-vous bien permettre...

ADELE, sans le regarder.

Bonjour, Monsieur.

THÉODORE.

Eh quoi ! belle enfant , ne daignerez-vous pas honorer d'un regard celui, . . . .

ADELE.

Eh ! Monsieur , ne vous ai-je pas dit assez positivement. . . . .

THÉODORE.

Que vous n'aimiez que Théodore ?

ADELE.

Ciel ! c'est vous ?

THÉODORE.

Paix ! — Comment nous trouvez-vous ?

ADELE.

Imprudent !

THÉODORE.

Tout est prévu. M. Diphtongue , ses amis , les musiciens qui l'escortaient , enfin la grammaire , tous ses particeps et le futur sont dans la chaloupe , sous bonne garde ; et , pour peu que le Ciel nous aide , nous sommes maîtres du terrain pour toute la journée.

ADELE.

Mais , que prétendez-vous ?

THÉODORE.

Ne faut-il pas que je vous épouse ?

ADELE.

Eh ! mon Dieu , oui. — Mais , sous ce costume bizarre ?

THÉODORE.

Ne faut-il pas que je régale mes amis ?

ADELE.

C'est bien juste. — Mais si l'on vient à vous découvrir !

THÉODORE.

AIR.

Eh ! morbleu ! qu'avons-nous à craindre ?

Ne sommes-nous pas gens de cœur ?

Et nous vit-on jamais enfreindre

Les lois que nous dicta l'honneur ?

Malgré de dangereux modèles,

Ne sommes-nous pas , jusqu'au bout,

A notre Roi restés fidèles ?

Avec ça l'on passe partout.

ADELE.

Ah ! mon Dieu , Théodore , vous me faites une peur... et un plaisir. Eh ! justement , voici Madame Dumout et toutes mes compagnes. Que lui direz-vous ?

THÉODORE, *en se frappant le front.*

Tout est là. — Allons, mes amis, point de maladresse. Vivent la joie et une valse!

( *Ceux des jeunes gens qui ont des instrumens, se mettent à jouer une valse bien connue.* )

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, LES JEUNES FILLES, MADAME DUMONT.

VIRGINIE, *du fond du théâtre, à ses compagnes.*

Eh ! vite, vite. La musique, les violons sont là ; accourez, accourez.

( *Les jeunes filles, à mesure qu'elles arrivent, se mettent à valser.* )

M<sup>me</sup>. DUMONT, *de loin.*

Eh bien ! Mesdemoiselles, que faites-vous donc ? — Est-ce ainsi que vous gardez votre maintien, que vous observez la décence prescrite dans ma maison ?

( *La musique cesse, et les jeunes filles s'arrêtent.* )

ADELE.

Madame, c'est que ces Messieurs. . . . .

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Ah !

THÉODORE, *avec un ton pédant.*

Oui, Madame, notre ami M. Diphtongue s'étant trouvé, ce matin, un peu plus retenu qu'il ne le pensait, par son nouveau triomphe, nous a invités à le précéder, et à vous offrir d'avance, ainsi qu'à Mademoiselle, ses hommages respectueux.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Messieurs, soyez les bien venus. — ( *A part.* ) Voilà des professeurs qui me paraissent bien jeunes. — Vous, Mesdemoiselles, rentrez.

THÉODORE.

Pourquoi donc, Madame ?

AIR de *Thorigni.*

Restez, restez, troupe jolie ;  
Si notre robe vous déplaît,  
Croyez qu'on n'est pas, dans la vie,  
Aussi savant qu'on le parait.  
Si notre gravité vous blesse,  
Amusez-vous, riez-en bien ;  
Vous verrez que notre sagesse,  
Près des Grâces, ne tient à rien.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Les grâces ! Baissez les yeux, Mesdemoiselles, ré-



merciez et rentrez. Vous, Adèle, avertissez ma sœur de hâter les préparatifs nécessaires, pour recevoir la compagnie.

( *Les jeunes filles rentrent.* )

### SCÈNE XIII.

THÉODORE, AUGUSTE, MADAME DUMONT, LES  
AUTRES JEUNES GENS.

THÉODORE.

Si nous pouvions être de quelque utilité à ces demoiselles dans la maison.

AUGUSTE.

A la cave.

MAURICE.

Dans la salle à manger.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Eh ! messieurs, de pareils soins sont indignes de vous.

THÉODORE.

Pourquoi donc ?

*AIR du pas redoublé.*

Nous ne sommes pas fiers du tout ;  
Faites ouvrir la porte,  
Et vous nous verrez, jusqu'au bout,  
Agir de belle sorte.

AUGUSTE.

Nous saurons vous débarrasser  
D'un pénible service.

THÉODORE.

Nous sommes gens à ne laisser  
Rien à faire à l'office.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Ah ! messieurs ! — Permettez, en attendant que tout soit prêt, et que M. Diphtongue arrive. . . .

THÉODORE.

Oh ! il vous supplie de ne pas vous gêner.

AUGUSTE.

Même de déjeuner sans lui.

M<sup>me</sup> DUMONT.

Il ne peut tarder. Souffrez, Messieurs, qu'en l'attendant, j'aie le plaisir de m'entretenir avec vous.

THÉODORE.

Diantre !

M<sup>me</sup> DUMONT.

De m'instruire, de m'éclairer de vos lumières.

THÉODORE, à part.

Ce n'est pas là mon compte.

AUGUSTE et MAURICE.

Ni le mien.

M<sup>me</sup> DUMONT, à Maurice.

Monsieur est sans doute attaché à quelqu'un des lycées de notre province ?

THÉODORE, bas, à Maurice.

Prends garde à toi.

MAURICE.

Oui, Madame, je suis quelquefois amarré ; je veux dire comme vous dites, attaché aux lycées, au cabestan, au grand mât de la science.

M<sup>me</sup> DUMONT, à part.

Quel langage ! (*Haut.*) Ah ! j'entends, Monsieur s'est adonné aux hautes spéculations ?

MAURICE.

Oui, Madame, à ce qu'il y a de plus haut. Dans mon métier il faut voir de loin.

M<sup>me</sup> DUMONT, à Auguste.

Et Monsieur ?

AUGUSTE.

Moi, Madame, je ne m'élève pas autant ; mais je vais, je viens, je crie d'un côté, je tape de l'autre....

M<sup>me</sup> DUMONT.

Ah ! Monsieur est apparemment chargé d'une inspection classique ?

AUGUSTE.

Classique ! Oui, Madame ; c'est le mot.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

J'inspecte et surveille avec fruit  
Certaine jeunesse un peu folle.  
Ronde de jour, ronde de nuit,  
Je ne néglige aucune école.  
Vraiment, en fait d'inspection,  
Au plus zélé je fais la barbe,  
Au perroquet, à l'artimon,  
Souvent même à la Sainte Barbe.

M<sup>me</sup> DUMONT.

A la Sainte Barbe !

THÉODORE.

Oui, Madame, un petit collègue à l'instar de celui de Paris. (*A Auguste.*) Imbécille !

M<sup>me</sup> DUMONT, à part.

Ceci m'est suspect. (*Haut.*) Eh ! dites-moi, Messieurs ?

MAURICE, *à part.*

Peste soit de la questionneuse !

AUGUSTE, *à Théodore.*

Le déjeuner, ou je décampe.

THÉODORE.

Tais-toi donc. — Madame, nous avons fait une longue course : ne pourriez-vous nous permettre d'aller nous reposer ?

M<sup>me</sup> DUMONT.

Rien de plus juste, Messieurs. — Veuillez entrer dans ce jardin. (*A part.*) D'où vous ne sortirez qu'à bon escient.  
(*Elle leur ouvre la grille qui conduit au jardin.*)

THÉODORE.

Mais il me semble, Madame, que ces demoiselles sont entrées par cette porte ?

M<sup>me</sup> DUMONT.

Oui ; mais c'est là que la fête est préparée pour vous.

THÉODORE.

La fête !

AUGUSTE.

Enfin nous allons déjeuner !

(*On entend sonner une cloche dans la maison.*)

THÉODORE.

Quelle est cette cloche ?

M<sup>me</sup> DUMONT.

C'est le premier appel pour le dîner.

THÉODORE.

AIR : *Tiens, voilà ma pips.*

O cloche adorable !  
O signal charmant !  
Quand c'est pour la table  
L'heureux instrument !  
Oui, ces sons prospères  
Sont harmonieux ;  
Mais le bruit des verres  
Vaut encor bien mieux.

CHŒUR *en entrant.*

Oui, ces sons prospères etc.

(*La cloche sonne pendant la reprise du chœur.*)

## SCENE XIV.

M<sup>me</sup> DUMONT, *après que les jeunes gens sont entrés dans le jardin.*

IL n'y a pas le moindre doute : ce sont là des gens suspects, et je me garderai bien, avant l'arrivée de M. Diphongue et les renseignemens les plus positifs,

d'admettre de pareils personnages devant mes pensionnaires.

AIR du *Ménage de garçon.*

Dieu merci, mon expérience  
 A su me seconder à temps ;  
 Dans ce jardin, un mur immense  
 Me répond de ces intrigans.  
 Ah ! que n'est-il aussi facile,  
 Par un moyen encor plus sûr,  
 De mettre ainsi, dans chaque ville,  
 Tous les méchans au pied du mur.

Courons prévenir ma sœur de cet événement.

SCÈNE XV.

MADAME DUMONT, LES JEUNES FILLES.

LES JEUNES FILLES.

(*Elles accourent en poussant un grand cri.*)

CHŒUR.

AIR : *Verse encor, encor,*

Ah ! grand Dieu ! fuyons, fuyons, fuyons,  
 Fuyons ces noirs démons.  
 Dans quel danger nous sommes !  
 Ah ! grand Dieu ! fuyons, fuyons, fuyons ;  
 Quel danger nous courons  
 Avec tous ces démons !

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Mais pourquoi ce train ?

VIRGINIE.

C'est une foule immense  
 D'hommes qui, soudain,  
 A franchi le jardin :  
 Et ce qui chez vous  
 Blesse bien la décence,  
 C'est qu'ils se sont tous  
 Mis à table sans nous.

CHŒUR.

Ah ! grand Dieu ! fuyons, etc.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BRIGITTE, *accourant.*

BRIGITTE.

Ah ! ma sœur, ma sœur !

AIR de la *Rosière.*

Accourez bien vite,  
 Une gent maudite,

Que la rage excite,  
Se répand chez nous.

A cette tempête,  
D'abord j'ai fait tête ;  
Mais rien ne l'arrête :  
Ce sont de vrais loups.

L'un , plein d'audace,  
Au buffet passe ,  
Et fait main basse  
Sur nos plus beaux fruits ;

L'autre , à la cave ,  
Sans nulle entrave ,  
Boit et nous brave ,  
Assis sur nos muids.

C'est un brigandage,  
Un affreux ravage,  
Un sac , un pillage ;  
On dirait enfin

Que l'enfer complice  
A , dans sa malice ,  
Vomi sur l'office  
La soif et la faim.

M<sup>me</sup> DUMONT.

Ah ! mon Dieu ! ma sœur, qu'opposer à ces effrontés.

BRIGITTE.

Nos deux valets sont à leurs trousses ; ils les contiennent encore , mais....

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES , SAINT-TRON, JACQUES,

SAINT-TRON , *en-dehors.*

PAR ici ! Jacques , par ici !

M<sup>me</sup> DUMONT , *courant au-devant de lui.*

Ah ! Monsieur, c'est le ciel qui vous envoie ! — Mais, que vois-je ? c'est M. de Saint-Tron.

SAINT-TRON.

C'est madame Dumont , notre ancienne amie. Et par quel hasard ?

M<sup>me</sup> DUMONT.

Voilà ma maison de campagne, où je suis venue faire la noce d'une de mes pensionnaires , et vous y arrivez bien à propos , Monsieur, pour me rendre un grand service.

SAINT-TRON,

Caspi, Madame ; c'est une chose facile pour ses amis. De quoi s'agit-il ?

M<sup>me</sup> DUMONT.

Des gens suspects se sont introduits dans ma maison.

BRIGITTE et LES JEUNES FILLES.

Des voleurs , des filoux , de vilaines robes , des bonnets carrés.

SAINT-TRON.

Eh ! doucement : ne manœuvrez pas toutes ensemble ,  
où je ne sais plus d'où vient le vent.

M<sup>me</sup> DUMONT.

Monsieur , des professeurs en robe , qui m'étaient  
adressés par le futur , m'ont inspiré quelques soupçons :  
j'ai cru , par prudence , devoir les faire entrer dans cet  
enclos ; ils en ont franchi le mûr , et se sont précipités  
dans ma maison . Tout me porte à croire que ce sont des  
fripons .

SAINT-TRON.

Il n'y a pas de doute ; mais soyez tranquille , Madame .  
J'ai ici des gaillards qui vont vous les remorquer de la  
bonne manière . — Holà ! petits ? Hé bien ! où sont-ils  
donc ? Jacques , fais avancer mes petits .

JACQUES.

Oui , Commandant .

SAINT-TRON.

Dis-leur qu'il y a un coup de main . — Vous allez voir ,  
Madame , un abordage à la Saint-Tron , une expédition  
de main de maître .

ADÈLE , à part .

Pauvre Théodore , tout va se découvrir .

SAINT-TRON , après avoir un moment regardé les jeunes  
filles .

Mais , dites-moi donc , chère amie , ne serait-ce pas  
ici une intrigue d'amour , et parmi ces jolies figures n'y  
aurait-il pas quelque petite complice ?

M<sup>me</sup> DUMONT.

Dans une maison comme la mienne ?

SAINT-TRON.

Eh ! eh ! Madame , l'amour est un voilier qui aborde  
partout : il n'y a pas de roche qui l'épouvante .

BRIGITTE.

Assurément , rien ne l'épouvante .

SAINT-TRON.

Hein ?

BRIGITTE , d'un ton de confiance .

Apprenez que ce matin un jeune homme , à mes ge-  
noux , a osé me déclarer un amour qu'il me garde depuis  
dix ans .

SAINT-TRON.

A vous ? Impossible .

BRIGITTE.

Monsieur , je vous proteste....

SAINT-TRON.

Au large la tartanne, et vous, gentilles corvettes, en ligne, s'il vous plaît. — Permettez, chère amie, que je fasse une petite reconnaissance qui nous instruira de tout.

ADÈLE, *à part.*

Quel est son dessein ?

SAINT-TRON.

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Devant moi que l'on se présente,  
Du fait je serai bien plus sûr.

UNE JEUNE FILLE *passe devant lui en faisant la révérence.*

Monsieur, je suis votre servante.

SAINT-TRON.

Filez, filez, pas assez sûr.

UNE DEUXIÈME, *de même.*

Salut, Monsieur.

SAINT-TRON.

Belle espérance.

UNE TROISIÈME.

Salut, Monsieur.

SAINT-TRON.

Couci, couci.

UNE QUATRIÈME.

Salut, Monsieur.

SAINT-TRON.

Ouais, ça commence.

BRIGITTE, *s'avançant de même.*

Salut, Monsieur.

SAINT-TRON, *lui tournant le dos.*

Plus que fini.

(*A Adèle.*) Et vous, belle enfant, qui vous tenez éloignée...

M<sup>me</sup> DUMONT.

Répondez, ma fille.

ADÈLE.

Seize ans, Monsieur.

SAINT-TRON.

C'est cela même. Un mot, je vous prie. (*A M<sup>me</sup> Dumont.*) Madame, je crois que nous tenons le bon cap.

M<sup>me</sup> DUMONT.

Dieu le veuille.

SAINT-TRON.

Forçons de rames.

ADÈLE, *à part.*

Et nous d'adresse.

SAINT-TRON.

*Trio de Doche?*

La vérité, la bonne foi,  
De tout marin sont la devise.  
Toujours il parle avec franchise :  
Imitez-moi,  
Imitez-moi.

ADÈLE.

Fille à seize ans se fait la loi  
De ne parler qu'avec franchise,  
La vérité c'est sa devise :  
Comptez sur moi. (*bis.*)

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Chez moi l'on parle avec franchise :  
Telle est ma loi,  
Telle est ma loi.

SAINT-TRON.

Eh ! bien, voyons, prenez courage.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Parlez, ma fille, à cœur ouvert.

SAINT-TRON.

Dans ce pays, sur cette plage,  
Ne connaissez-vous que la mer ?

ADÈLE, *sur le ton dont on récite une leçon.*

La mer est une vaste enceinte,  
Dans ses bornes toujours restreinte :  
C'est l'amas de toutes les eaux.  
Leur mouvement forme les flots,  
Et c'est par le poids de la lune...

SAINT-TRON, *l'interrompant.*

Votre science est peu commune,  
Oui, j'en conviens; oui, c'est un fait;  
Mais laissons la mer, s'il vous plaît,  
Moi, je vous parle de la terre :  
Quelqu'un aurait-il su vous plaire ?

M<sup>me</sup>. DUMONT, *à Saint-Tron.*

Sa science n'est pas commune,  
Vous voyez qu'elle est bien au fait.

(*A Adèle.*)

Monsieur vous parle de la terre.

ADÈLE, *de même.*

La terre est un globe arrondi,  
Vers ses deux pôles aplati,  
Qu'on divise en quatre parties :  
L'est, l'ouest, le nord, le midi.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Et souvent ces quatre parties...

SAINT-TRON.

Peste soit de vos réparties.  
Eh ! non, morbleu, parlez plus clair,  
Laissez là vos contes en l'air.  
Votre cœur, en tout ce mystère..



ADÈLE.

L'air est, dit-on, un élément.

M<sup>me</sup>. DUMONT, à Adèle.

Très-bien, l'air est un élément.

SAINT-TRON.

Je vous parle de votre amant.

ADÈLE.

C'est cette substance légère  
Dont se compose l'atmosphère...

SAINT-TRON.

Ah ! tron de l'air, je suis un sot.

M<sup>me</sup>. DUMONT, à Saint-Tron.

Mais c'est la chose mot pour mot.

ADÈLE.

Monsieur, pourquoi cette colère ?  
Ne vous ai-je pas, mot à mot,  
Redit ma leçon toute entière ?

SAINT-TRON.

Oui, oui, c'est moi qui suis un sot.

ADÈLE.

Faut-il vous la redire encore ?

SAINT-TRON.

ENSEMBLE.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Non, non, parbleu, plus d'entretien	Pourtant elle répond fort bien :
Près d'un tendron qui sait si bien	C'est le système newtonien
Cacher ce qu'il veut qu'on ignore.	Dont la France aujourd'hui

Le plus fin n'est qu'un pécore :	Se peut-il qu'un marin l'ignore :
Il ne sait rien,	Il ne sait rien,
Il ne sait rien.	Il ne sait rien.

ADÈLE.

Bon ! j'ai sauvé mon Théodore,  
Il ne sait rien.

SAINT-TRON.

Mais c'est égal ; amoureux ou fripons, je me charge de vos intrus. Quand un vaisseau ne veut pas amener de bon gré, je le fais sauter de force. Laissez venir mes petits.

M<sup>me</sup> DUMONT.

Mais, Monsieur, si ces gens sont armés ?

SAINT-TRON.

Quand ils auraient un arsenal, autant de coulé ; je leur lâche des tonnières. Quoi ! la fine fleur de la bravoure française. Tenez, les voici.

## SCENE XVIII.

LES MÊMES, M. DIPHONGUE, SES AMIS.

(*M. Diphongue et ses amis sont sans robes et avec des bouquets à leurs côtés et des gants blancs.*)

JACQUES.

MA foi, mon Commandant, voilà tout ce que j'ai trouvé.

SAINT-TRON.

Venez, petiots, et montrez....

M. DIPHONGUE.

Qu'appellez-vous, petiots? N'est-on pas las de nous promener?

SAINT-TRON.

Quelle est cette sottie figure?

M<sup>me</sup> DUMONT.

Eh! c'est M. Diphongue!

SAINT-TRON.

Di fe ton gue?

M. DIPHONGUE.

Quoi! M<sup>me</sup> Dumont est ici? Eh! mon Dieu! chère Dame, que venez-vous faire au corps-de-garde?

M<sup>me</sup> DUMONT.

Au corps-de-garde?

M. DIPHONGUE.

Est-ce que les Turcs vous auraient rencontrée?

M<sup>me</sup> DUMONT.

Vous-même êtes-vous fou? Je suis à la porte de ma maison. — Ne voyez-vous pas mon écriteau?

M. DIPHONGUE, *dans le plus grand étonnement.*

Oh! par exemple, celui-là est fort.

AIR de l'Opéra comique.

J'ai vu, depuis un certain temps,  
 Mainte prompte métamorphose;  
 J'ai vu des nains devenir grands,  
 Des grands devenir peu de chose;  
 Mais, hélas! quel sort nous attend,  
 Pauvres gens d'esprit que nous sommes!  
 Si les maisons, en un instant,  
 Changent comme les hommes.

SAINT-TRON.

Au diable les phrases : expliquez-nous ce qui vous est arrivé?

DIPHONGUE.

Parbleu! ce n'est que trop clair: Tout-à-l'heure, il y avait ici un corps-de-garde avec des fusils, des mor-

tiers et autres objets d'art, puis de jeunes soldats qui se préparaient, en jouant au piquet, à faire la guerre aux Turcs.

SAINT-TRON.

De jeunes soldats !

DIPHONGUE.

Ils nous ont d'abord reçus un peu cavalièrement ; mais quand ils ont su que je venais me marier, et que ces messieurs m'accompagnaient pour le festin, ils ont bientôt été d'une politesse sans égale, et nous ont dit que nous nous étions trompés de chemin.

SAINT-TRON.

Bagasse ! je devine le coup.

DIPHONGUE.

AIR : *Vaudeville de l'Avaro.*

Pour nous remettre sur la route,  
Tout le corps-de-garde nous suit ;  
Et pour mieux nous servir, sans doute,  
A la chaloupe il nous conduit.  
Là, pèle-mêle on nous englobe.

SAINT-TRON.

Mais quand ainsi l'on vous surprit,  
Vous aviez donc perdu l'esprit ?

DIPHONGUE.

On nous avait pris notre robe.

SAINT-TRON.

Allons, allons, je sais ce que c'est.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Comment, Monsieur, vous connaissiez les auteurs de ce tour infâme ?

SAINT-TRON.

Oui, Madame : mais ce n'est rien.

M<sup>c</sup>. DUMONT.

Comment rien ?

SAINT-TRON.

Rien, vous dis-je. Ce sont de petits drôles qui ont voulu se donner la peine de dîner pour ces Messieurs. (*A part.*) Ah ! Ah ! mes fripons, je vous apprendrai à n'être pas à votre poste. — Toi, Jacques. (*Il lui parle à l'oreille.*)

JACQUES.

Oui, Commandant.

SAINT-TRON.

Je veux qu'ils croyent que la frégate est attaquée, et nous verrons.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Cependant , Monsieur.....

SAINT-TRON.

Tron de l'air. Laissez-moi faire , et ne témoignez aucune inquiétude. Retiré à quelques pas d'ici , je ne perds rien de vue et vous allez voir beau jeu. — Vous, Messieurs , suivez-moi.

DIPHONGUE.

Mais , monsieur , ces effrontés nous doivent une réparation éclatante.

SAINT-TRON.

Vous l'aurez.

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

A leur place on va vous mener ,  
Sur mon bord , chercher la victoire.  
Ils vont manger votre dîner ,  
Mais vous leur ravirez leur gloire.  
Si tantôt le combat a lieu ,  
En avant soudain je vous jète ,  
Vous recevrez le premier feu :  
Il faut que justice soit faite.

DIPHONGUE.

Peste soit de la justice ! ( *Saint-Tron l'entraîne.* )

## SCENE XIX.

MADAME DUMONT, BRIGITTE, LES JEUNES FILLES.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

ALLONS , suivons les ordres de cet honnête homme. Ne témoignons aucune inquiétude , quoique je tremble de tout mon cœur.

( *Premier coup de canon.* )

Qu'entends-je ?

( *Le canon continue.* )

THÉODORE, AUGUSTE, MAURICE, *sortant de la maison avec des verres, une bouteille, des serviettes à la main.*

Quel est ce bruit ?

LES AUTRES JEUNES GENS, *sur le mur et à la croisée.*

Quel est ce tapage ?

THÉODORE.

C'est le canon.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Ciel ! entre deux feux ! Sauvons-nous , mesdemoiselles.

THÉODORE.

Oui , le canon ! Un français ne peut s'y méprendre.  
— Mes amis , ceci mérite attention.

( *Ils montent tous sur les rochers, les arbres.* )

MAURICE.

## AIR du Jeune Henri.

Allons, grimpons, voyons, morbleu!  
D'où vient cette réjouissance.

THÉODORE, *sur la pointe d'un rocher.*  
Ceci vraiment n'est pas un jeu,  
C'est la frégate qui fait feu.

TOUS.

Allons, partons. Adieu l'amour,  
Adieu, science,  
Adieu, bombance.  
(*Ils quittent tous leurs habits.*)  
A la gloire donnons ce jour,  
Demain l'amour  
Aura son tour.

AUGUSTE, *accourant du rivage.*

Ah ! mes amis, tout est perdu.

TOUS.

Comment ?

THÉODORE.

On a vaincu sans nous ?

AUGUSTE.

Plus de moyen de rejoindre la frégate. La chaloupe,  
qui pouvait nous y conduire, a disparu.

TOUS, *dans le plus grand désespoir.*

Ciel ! quelle honte !

THÉODORE.

On se bat, et je n'y suis pas !

AUGUSTE.

De rage, je boirais la mer.

THÉODORE.

Eh ! messieurs, ne connaissez-vous d'autre moyen ?

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Morbleu ! puisque la chaloupe  
Trompe en ce moment nos vœux,  
Messieurs, l'honneur de la troupe  
Exige un saut périlleux.  
Amis, qui m'aime me suive.

(*Il court sur le rocher le plus avancé dans la mer ; tous ses camarades le suivent ; il achève le couplet.*)

Du marin, suivons la loi :  
Un Français toujours arrivé  
En criant : VIVE LE ROI.

(*Théodore se jette à la mer, et ses camarades l'imitent, en criant : VIVE LE ROI !*)

BRIGITTE, *sur la porte.*

Oh ! les petits scélérats, ça ne craint ni feu, ni eau,  
ni vin.

( 30 )  
SCENE XX.

BRIGITTE, MADAME DUMONT, SAINT-TRON.

SAINT-TRON, *avec enthousiasme.*

C'EST charmant, c'est charmant !

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Comment, monsieur, vous n'êtes pas effrayé d'une pareille équipée ?

SAINT-TRON.

Delicieux, madame, impayable. Les braves gens ! les braves gens !

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Des effrontés qui se sont introduits furtivement chez moi !

SAINT-TRON.

Oui, mais comme ils en sortent !

BRIGITTE.

Qui ont enfoncé nos tonneaux !

SAINT-TRON.

C'est l'espoir de la France !

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Bu toutes nos liqueurs !

SAINT-TRON.

C'est l'honneur de la marine.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Sans nul respect, vos jeunes foux  
Ont dévasté mon réfectoire.

BRIGITTE.

C'est un jour de diète pour nous.

SAINT-TRON.

Pour eux, c'est un siècle de gloire.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Mais répandre partout l'effroi.

SAINT-TRON.

Je n'aurais pas plus de courage.

BRIGITTE.

M'oser parler d'amour, à moi !

SAINT-TRON.

César n'eût pas fait davantage.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Mais, monsieur, considérez. . . . .

SAINT-TRON.

AIR.

Ce ne sont pas là des rêves,  
Vous les avez vu sauter.

Ces lurons sont mes élèves ;  
 Ont-ils bien su profiter ?  
 Vous pourrez vanter, sans blâme,  
 Votre école et vos moyens,  
 Quand vos élèves, Madame,  
 Sauteront comme les miens.

M<sup>me</sup> DUMONT.

En vérité, Monsieur, vous extravaguez.

SAINT-TRON. :

Ah ! Madame, je ne voudrais pas, pour la prise de dix  
 gaillons, n'avoir pas vu ce que je viens de voir.

M<sup>me</sup> DUMONT.

Cependant vous nous aviez promis que ces indiscrets  
 seraient punis.

SAINT-TRON.

Ils le seront. Ce sont de trop braves gens pour ne pas  
 l'être. Il ne faut pas gâter ça ; mais, sarpebleu ! ce ne  
 sera qu'après les avoir tous embrassés.

JACQUES, *en-dehors.*

Ohé ! ohé ! ohé !

SAINT-TRON.

Qu'entends-je ?

## SCENE XXI

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, *en entrant.*

OHÉ ! ohé ! ohé !

SAINT-TRON.

Qu'est-ce donc ?

M<sup>me</sup> DUMONT.

Encore quelque aventure. - Sauvons-nous.

(*Elle rentre avec Brigitte.*)

## SCENE XXII

SAINT-TRON, JACQUES.

SAINT-TRON.

QU'EST-CE donc, Jacques ?

JACQUES.

Hélas ! mon Commandant. (*A part.*) Saurais-je bien  
 mentir ?

SAINT-TRON.

Parle donc.

JACQUES.

Hé bien ! Monsieur, vous avez vu vos gardes marine  
 se jeter à l'eau ? Ils ont voulu gagner la frégate à la nage ;

mais un peu trop de zèle, la mer trop profonde, peut-être bien les poches trop pleines, et puis....

SAINT-FRON.

Et quoi ?

JACQUES.

Dame, mon Commandant, une noce, un festin !...

AIR : *Et voilà, et voilà.*

Ces jeunes gens sont bien appris :  
Par une politesse extrême,  
Comme les vins étaient exquis,  
Sans doute qu'ils en auront pris  
Comme j'en aurais pris moi-même ;  
Mais sur la mer, ce doux fardeau,  
Fait que pour eux, Monsieur, je tremble :  
Vous le savez, le vin et l'eau  
Ça va mal (*bis.*), ça va mal ensemble.

SAINT-FRON *le prenant à la gorge.*

Coquin, tu n'as pas couru à leur secours ?

JACQUES.

A force de rames, Monsieur ; mais le courant les a entraînés vers la pointe de cette anse, où je crains bien qu'il ne leur arrive malheur.

SAINT-FRON.

Sarpebleu ! vite, au secours de mes braves ! Qu'on ramasse tout ce qu'on trouvera ! Bagasse ! tron de l'air !

( *Il sort dans le plus grand trouble.* )

## SCÈNE XXIII.

JACQUES *le regardant sortir.*

OUI, oui, galoppe à leur secours. — Les petits malins sont à l'abri d'un autre côté. Je les ai repêchés à temps ; je leur ai tout conté, et grâce à leurs habits neufs qu'ils ont trouvés dans ma chaloupe, ils s'y rajustent, et... ma foi les voilà !

THÉODORE, *paraissant derrière un rocher.*

Bravo, Jacques.

JACQUES.

J'ai fait ce que vous m'avez dit : à vous le reste.

THÉODORE, *appelant ses amis, qui arrivent l'un après l'autre. Chacun d'eux a l'air d'achever de mettre son habit, d'essuyer ses cheveux, etc.*

Mes amis, mes amis !



SCENE XXIV.

THÉODORE, AUGUSTE, MAURICE ET LES AUTRES.

LES JEUNES GENS.

Nous voici, nous voici.

THÉODORE.

La place est libre. Grâce à nos habits neufs, nous pourrions prendre une bonne revanche.

AUGUSTE.

Laquelle ?

THÉODORE.

Mon oncle nous a joué d'un tour, avec ses canons ; il faut le lui rendre avec nos pipes ; fumée pour fumée. — En place comme ce matin.

*( Ils se remettent tous sur les rochers, fument et reprennent le refrain de leurs premiers couplets. Au même moment la vieille Brigitte paraît à la croisée ; M<sup>me</sup> Dumont sur la porte de la maison ; Adèle à la grille du jardin ; et toutes les jeunes filles, en-dedans, ne laissent voir que leurs têtes au-dessus du mur. )*

CHACUNE D'ELLES DIT :

Les voilà, les voilà !

ADÈLE.

Quel bonheur !

LES JEUNES GENS.

Eh ! vogue la galère !  
V'là, comme sort d'affaire  
Le vrai marin.

SCENE XXV et dernière.

LES MÊMES, SAINT-TRON, M. DIPHTONGUE, ETC.

SAINT-TRON, *en-dehors.*

ALLONS donc, avancez. — Où diable ces malheureux se sont-ils nichés ?

THÉODORE.

Nous voici, Commandant.

SAINT-TRON, *étonné.*

Comment ?

THÉODORE.

Nous n'avons pas bougé.

SAINT-TRON, *le prenant par le bras.*  
Vous n'avez pas bougé ? Ah ! pendants !

THÉODORE.

Quand j'étais garde-marine,  
Il fallait voir les bon tours...

SAINT-TRON, à *Theodore*.

Paix. — Et cet honnête homme qui venait se marier,  
et que vous avez conduit dans une chaloupe,...

AUGUSTE, s'avançant de l'autre côté.

Et nous, garnemens infâmes,  
Sur le pont, avec les dames,  
Nous dansons toute la nuit.

SAINT-TRON, à *Auguste*.

Silence ! Et cette maison dont vous avez enfoncé les  
portes et les tonneaux ?

THÉODORE.

Nous, chantant notre victoire,  
Cramponés au réfectoire,  
Nous pompons le vin de Dieu.

SAINT-TRON,

Ah ! serpens que vous êtes ! (*A part.*) Ils ont réponse  
à tout, et en savent plus que moi.

THÉODORE.

Et l'ennemi, mon oncle, a-t-il reparu ?

SAINT-TRON.

Oui, mes drôles ; il a reparu ; il est vaincu, et il par-  
donne.

TOUS LES JEUNES MARINS,

Ah ! Commandant !

THÉODORE,

Ah ! mon oncle !

ADÈLE, accourant.

Quoi ! Monsieur, vous êtes son oncle ? Ah ! si je l'avais  
su, je vous aurais dit ce matin bien autre chose que ma  
leçon.

SAINT-TRON.

Quoi donc ?

ADÈLE.

Que j'étais Adèle, et que voilà Théodore.

SAINT-TRON.

En vérité ?

THÉODORE.

Oui, mon oncle ; et vous savez ce que vous m'avez  
promis.

M<sup>me</sup> DUMONT.

Doucement, Monsieur, j'ai engagé la main de Ma-  
demoiselle.

SAINT-TRON.

Et moi je la donne , madame , avec vingt mille écus de dot.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Ma foi , M. Diphongue , ceci change tout-à-fait les choses.

DIPHONGUE.

J'avoue , madame , que vingt mille écus sont une particule qu'on ne trouve pas dans la syntaxe.

SAINT-TRON.

Eh bien ! brave homme , faites comme moi ; pardonnez à la jeunesse , et convenez qu'il est deux enragés au monde dont on ne vient jamais à bout.

THÉODORE.

C'est l'amour.

LES JEUNES GENS.

Et la faim.

CHŒUR.

AIR de *Doche*.

Allons , gai , fifres et tambours ,  
Célébrez ma douce victoire.  
Tous les jours vous chantez la gloire ,  
Aujourd'hui chantez les amours.

SAINT-TRON.

Jacques , prends le porte-voix , et fais signe à la frégate d'appareiller.

JACQUES , *monté sur une roche*.

Haut de la frégate. — Appareil.

AUGUSTE.

La vie est un autre océan  
Où l'on navigue à l'aventure :  
Mille écueils , une route obscure ,  
Sans cesse arrêtent notre élan.  
Au désir livre-t-on la voile ,  
Dieu sait où sa voix nous conduit :  
Heureusement , dans cette nuit ,  
La femme est notre étoile.

SAINT-TRON.

Toutes les flammes en avant.

JACQUES.

Les flammes en avant.

CHŒUR.

Allons , gai , fifres , etc.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Ah ! combien l'art des nautoniers  
A fait de progrès dans le monde !  
Plus que jamais l'Europe abonde  
En *louvoyeurs* , en fins voiliers.  
Pincer le vent est leur grand rôle.

Voguant sous tous les pavillons,  
Tous les courans leur semblent bons :  
Le vent est leur boussole.

SAINT-TRON.

Vire de bord, serre le vent.

JACQUES.

Vire de bord, etc.

CHŒUR.

Allons, gai, etc.

DIPHTONGUE.

Dans le champ des arts, moi, je vois  
Ce qu'on voit à bord des corsaires :  
Très-peu d'estime entre confrères,  
Force pillage et peu d'exploits.  
D'un butin fait avec scandale,  
L'un l'autre va se dépouillant,  
Et souvent, en se houspillant,  
Tout tombe à fond de cale.

SAINT-TRON.

Relevez les perroquets.

JACQUES.

Relevez les perroquets.

CHŒUR.

Allons, gai, etc.

SAINT-TRON.

Longtemps le vaisseau de l'Etat,  
Privé d'un guide adroit et sage,  
Courut de naufrage en naufrage ;  
Mais il reprend tout son éclat.  
De la vague qui le balotte,  
Que peut-il craindre désormais ?  
Rassurez-vous, jeunes Français,  
Louis est son pilote.

Toutes les voiles dehors, c'est pour le Roi.

CHŒUR.

Allons, gai, etc.

THÉODORE, *au public.*

Sur un esquif assez léger,  
Maint auteur tente la fortune.  
Bientôt la bourasque importune  
L'assiège et va le submerger.  
Pourquoi donc eût-il l'imprudence  
De s'exposer à son courroux ?  
Messieurs, c'est qu'il voyait en vous  
Son ancre d'espérance.

SAINT-TRON.

Feu de bas bord et de tribord.

CHŒUR.

Allons, gai, etc.

20 JY 83  
FIN.